

# « Quand est-ce qu'on mange ? » (Saint Pol, 2005)

## Sommaire :

- I- Situation de la revue, type d'article
- II- Enjeux théoriques de l'enquête
- III- Plan de l'article et analyse de données
- IV- Résultats et critiques de l'article
- V- Conclusion

## I - Situation de la revue, type d'article

### ● Présentation de l'auteur

Thibaut de Saint Pol est un sociologue français. Après avoir étudié à l'ENS de Cachan, il sort diplômé de l'Ecole nationale de la statistique et de l'administration économique. Spécialiste de l'étude des modes de vie et des inégalités, il occupe de nombreux postes au sein de différentes administrations statistiques :

- Directeur de l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (depuis le 11 avril 2016).
- Chargé d'études à la Direction générale de l'Insee, puis à la Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance (DEPP).
- Chef de bureau à la Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques (DREES), à la tête du service chargé de la jeunesse et de la famille (2011-2013), puis du bureau chargé de l'état de santé de la population (2013-2016).

### ● Présentation de l'étude / la revue où l'étude est publiée :

Cette étude, dont le titre entier est : « Quand est-ce qu'on mange ? Le temps des repas en France (analyse quantitative) », est un article paru en 2005 dans *Terrain et travaux*, revue scientifique (sciences sociales) généraliste semestrielle éditée par l'ENS Paris-Saclay entre 2000 et 2019.

## II - Présentation des enjeux théoriques

Cet article cherche à montrer que l'alimentation est une porte d'entrée à une sociologie autre : le repas correspond en effet à une fonction biologique, mais son organisation est un fait social en lui-même, comme le montre l'auteur en introduction :

*« Le repas correspond bien à une fonction biologique, mais son organisation est un fait social. Le lieu, mais aussi les personnes avec lesquelles on mange, relèvent de facteurs sociaux. L'horaire de la prise alimentaire ne dépend pas seulement du rythme biologique, et en particulier de la perception de la faim. Les prises alimentaires, mais aussi la recherche de nourriture et la préparation*

*des aliments, s'inscrivent au sein d'autres activités. Le temps alimentaire est à la rencontre de plusieurs temps sociaux. »*

L'étude des horaires, du cadre, de l'organisation du repas montre que ces différents facteurs ont des conséquences sur le lien entre les personnes, sur la santé, sur la société en générale.

L'enjeu de l'article est donc de s'interroger en quoi les pratiques liées à l'alimentation contribuent à l'organisation du temps quotidien et des calendriers, et dans quelle mesure sont-elles, en retour, réglées par les contraintes du temps.

L'étude est basée sur des données beaucoup plus larges, puis Saint-Pol s'est appuyé sur l'enquête « Emploi du Temps » réalisée par l'INSEE depuis 1966. Pour rappel, il s'agit d'une enquête qui vise à observer et quantifier le quotidien de la population. Il s'agit de décrire de façon précise l'usage que les individus font de leurs temps, renseignant non seulement sur les activités effectuées, mais aussi leur durée, le moment et le contexte de leur déroulement. L'enquête consiste surtout au remplissage de « carnets » dans lequel les personnes enquêtées reportent leurs activités au cours d'une journée par tranches de dix minutes. Pour utiliser cette enquête et en déduire des informations quantitatives journalière, on divise la journée en plages horaires de 10 minutes, puis on se base sur le nombre de personnes qui déclarent manger sur chaque plage horaire. On peut donc distinguer 3 pics de prise alimentaire, qui correspondent au modèle alimentaire français des 3 repas.

Ici, l'article se focalise sur trois enquêtes, les premières de ce type réalisées par l'INSEE :

- La première enquête, qui a eu lieu en 1966 dans six villes moyennes de l'Est et du Nord de la France auprès de 2 800 personnes.
- Les deux enquêtes suivantes, qui ont été réalisées en 1985-1986 et en 1998-1999 portent sur la France entière.

Cette enquête s'inscrit dans un cadre théorique déjà relativement traité par d'autres auteurs :

- Pour **Pierre Bourdieu**, la consommation alimentaire d'un individu n'est pas une affaire de goûts individuels, elle est déterminée socialement. Dans *La Distinction, critique sociale du jugement*, il fait référence à la notion d'habitus : le système de dispositions acquises (par la socialisation), producteur de pratiques. L'habitus est l'interface entre le milieu social et les pratiques que l'on va avoir dans la vie quotidienne -les pratiques alimentaires entre autres.
- Saint-Pol fait de nombreuses fois référence à **Claude Fischler**, un socio-anthropologue français spécialiste, notamment, de l'alimentation humaine. Il obtient un doctorat en sociologie en 1990, sous la direction d'Edgar Morin à l'EHESS, avec une thèse intitulée *L'Homme et la Table*. Dans *L'omnivore*, un ouvrage de référence sur les mœurs alimentaires et leur évolution, paru en 1990, il distingue des mutations comportementales chez les Français. Pour lui, cela s'opère dans le cadre de la réappropriation du temps de la journée, ce qui occasionne un décalage vers des repas plus simples, moins codifiés et davantage improvisés. On assiste, pour lui, à une progressive « *déstructuration de l'alimentation quotidienne* » à l'œuvre.

- Le sociologue français **Claude Grignon**, en revanche, s'oppose à la théorie de la "déstructuration" du repas. Dans *Le Temps de manger : alimentation, emploi du temps et rythmes sociaux*, il développe la thèse selon laquelle le rythme des repas serait le résultat d'une construction historique qui s'est produite principalement dans les classes supérieures. Il s'est constitué progressivement et s'ancre fortement dans les pratiques bourgeoises de l'ère moderne. Pour lui, ce sont les infrastructures existantes (commerces, distance aux écoles, transports publics) ainsi que le fait de vivre en ville ou à la campagne, qui affectent majoritairement les pratiques alimentaires.

Selon lui, le modèle des trois repas quotidiens traduit les rapports de force entre les classes dominantes et les classes les plus défavorisées. Les horaires des repas se sont généralisés dans les classes dominantes à travers la fréquentation des internats scolaires, dont le fonctionnement basé sur l'institution du réfectoire et les repas à heure fixe, s'inspirait des règles monastiques. Un modèle finalement étendu à l'ensemble de la population avec la généralisation de la journée de travail de 8 heures, à partir des années 1950.

L'objectif de Thibaut de Saint-Pol est avant tout de répondre à des questions simples, basées sur les enquêtes Emploi du Temps, qui sont énoncées telles quelles :

*« À quelles heures les prises alimentaires ont-elles lieu ? Où et en compagnie de qui ? En quoi le cadre des prises alimentaires peut-il nous aider à comprendre leur synchronisme ? »*

Ce sont ces questions qui aident à comprendre comment se construisent les repas des français, pour observer mais surtout pour comprendre si l'on peut réellement parler d'une déstructuration des repas, et si oui, pourquoi.

### **III - Plan de l'article et analyse des données**

L'article de Thibaut de Saint-Pol se structure autour de cinq parties, qui sont en réalité autant de thématiques qui tournent autour du repas en lui-même : les rythmes alimentaires, les lieux du repas, ce que l'on fait en même temps que l'on mange, puis il finit par étudier la commensalité des repas, avant de conclure par une dernière partie.

#### **1) Les rythmes alimentaires : à quelle heure mange-t-on ?**

On constate dès le début qu'à travers les données recueillies on distingue une synchronisation des prises alimentaires : cette synchronisation apparaît dès 1965 dans un programme de l'étude des budgets-temps liée à l'enquête Emploi du temps lancée en 1964 par l'UNESCO (portait sur 12 pays, pas seulement sur la France), ce qui prouve que la nécessité d'étudier la fréquence et la temporalité des repas est un phénomène de longue date.

→ D'après l'analyse du graphique présentant la proportion d'individus qui mangent en fonction de la plage horaire, on remarque un pic élevé entre 12h et 14h où le pourcentage d'individus prenant le repas du midi est de plus de 50 %. Entre 18h et

22h, le pic est moins élevé puisque environ 40 % des individus prennent un repas du soir.

On peut également remarquer que la proportion des individus s'alimentant sur ce modèle des 3 repas tend à varier selon les années. En 1966, plus de 60 % des individus s'alimentaient le midi et plus d'individus 40 % le soir. Pour ce qui est du petit déjeuner, sa prise est plus étalée au niveau des horaires (de 6h à 11h) et la proportion d'individus mangeant le matin reste assez faible (environ 10%). Par ailleurs, la part de la population prenant 5 repas par jour est de 4 % en 1998 contre 8,9 en 1986. Le modèle des 3 repas a donc tendance à se renforcer et non à s'étioler.

En définitive, ce graphique montre bel et bien une synchronisation autour d'un modèle de 3 repas tout au long de la journée. Mais bien entendu, les prises alimentaires ne se limitent pas à ces 3 pics (on le remarque avec un petit pourcentage d'individus qui s'alimentent entre les 2 principaux pics du midi et du soir), ce qui revient à accompagner l'étude autour du synchronisme des repas d'une réflexion sur le nombre de prises alimentaire au cours d'une journée. Ainsi, si l'enquête démontre un synchronisme alimentaire, elle montre également une légère augmentation des personnes qui sautent des repas : en 1966 0,4% de la population prend 1 seul repas durant la journée, contre 2 % en 1998.

Par ailleurs, la part de la population prenant 5 repas par jour est de 4 % en 1998 contre 8,9 en 1986. Le modèle des 3 repas a donc tendance à se renforcer et non à s'étioler.

→ On peut voir qu'une part de plus en plus importante de la population ne mange qu'une fois avant 11h00, voire pas du tout. On grignote également un peu moins entre 15h00 et 18h00. Ne manger qu'une seule fois sur les tranches correspondantes aux horaires du déjeuner et du dîner reste la norme au cours des années, ce qui ne semble pas montrer de désynchronisation particulière, malgré quelques évolutions.

→ Les repas restent donc plutôt synchronisés chez les Français. La question est de savoir ce qui peut l'expliquer :

C'est en premier lieu au niveau de l'âge, puis du sexe que Saint-Pol cherche des différences pour tenter de déceler des évolutions qui seraient en lien avec le fait de vieillir, ce qui pourrait bouleverser les habitudes alimentaires.

Finalement, il n'y a que peu de changement au niveau de l'âge, sinon que les jeunes prennent leurs petits-déjeuners de façon « plus diffuse ».

Néanmoins, l'étude de la différence entre hommes et femmes est bien plus révélatrice : le temps de prise de repas des hommes est bien souvent plus long. L'étude conjointe des résultats des couples montre que la femme, lorsqu'elle mange, maintient souvent une activité de type domestique (en continuité avec la préparation du repas précédente), là où le mari écrit « repas ». De plus, avec l'augmentation de l'âge on observe une augmentation du temps passé à table, très nettement le matin et le soir.

Ainsi le temps accordé au repas met en lumière des types féminins d'organisation encore marqués par la place des travaux ménagers.

En définitive, l'étude des rythmes alimentaires démontre que l'horaire et la durée du repas est majoritairement conditionnée par le reste de la vie quotidienne : les journées sont rythmées par les horaires de travail, les temps de trajet, le temps consacré aux loisirs, la forme de la famille... Tous ces éléments qui, sans nuire à la possibilité des repas, l'encerclent temporellement, peuvent expliquer le synchronisme des repas. Pour s'en assurer, Saint-Pol tourne ensuite sa recherche vers le lieu dans lesquels s'effectuent les repas.

## **2) Le cadre du repas : son lieu**

En France, nous restons structurés sur le modèle du repas, qui appartient à un temps, un lieu et une syntaxe : on ne mange que très peu au volant ou sur un banc, le repas est un temps de pause.

Globalement, on remarque qu'il y a, entre 1966 et 1998, une augmentation du nombre de repas pris à l'extérieur, une évolution qui fait penser, selon Claude Fischler, à celle que l'on peut voir aux Etats-Unis où 40% des repas sont pris à l'extérieur.

Or, d'après l'étude du lieu principal des prises alimentaires au cours de la journée, une large majorité des repas demeurent pris à la maison. Le pic de repas pris à l'extérieur concerne en fait le temps du midi, souvent dans le cadre du travail. C'est donc davantage un phénomène dû à l'emprise du temps de travail sur le quotidien.

En outre, les quelques repas pris à l'extérieur le soir sont des sorties. En croisant les données, l'auteur fait apparaître que 21% des individus entre 18 et 24 prennent le repas du soir hors du domicile, là où seulement 8% des 55-64 ans le font. Le repas apparaît donc ici comme vecteur de lien social.

Ces informations font alors se demander : « Pourquoi mange-t-on à l'extérieur ? », ce qui induit une seconde interrogation qui justifie la première : « Que fait-on pendant qu'on mange ? »

## **3) Que fait-on pendant qu'on mange ?**

L'enquête Emploi du temps laisse la possibilité d'inscrire une activité secondaire, comme « regarder la télévision », au cours de l'activité principale, ce qui permet de connaître l'environnement dans lequel se prennent les repas.

Ainsi, on note majoritairement trois activités principales : la conversation, regarder la télévision, ou écouter de la musique ou la radio. La lecture est également prise en compte dans ici, même s'il ne s'agit pas d'une activité majeure lors des repas.

Au total, le plus fréquent est la conversation, surtout le midi et le soir (+60% des personnes interrogées le font au moins une fois par jour), ce qui démontre l'aspect social de l'alimentation, surtout dans le cadre des repas. Malgré tout, on note quelques différences en fonction des repas : le petit déjeuner est souvent pris seul, ce qui explique que l'on y converse beaucoup moins. Par ailleurs, la radio (ou la musique) n'est quasiment écoutée que le matin, elle apparaît davantage comme un fond sonore remplaçant la conversation.

On observe peu de lecture et d'écoute de la radio ou de musique le soir, contrairement à la télévision, regardée par 21,7% des interrogés. Mais il faut également mettre en relation ces données avec le cadre des repas : ainsi, il faut

objecter que 33% de ceux qui regardent TV mangent seuls, de même que 60% de ceux qui écoutent la radio le soir sont également seuls.

En 1998, la télévision tient une plus grande place parmi les interrogés. Cela signale un renforcement de cette pratique et de son lien avec le « modèle » alimentaire en France. L'heure de fin du dîner semble fortement corrélée aux horaires des programmes télévisuels et en particulier du journal télévisé, et le petit écran est regardé d'autant plus fréquemment que le repas est plus tardif. Ceci peut donc en partie expliquer la synchronisation des repas.

Globalement, Saint-Pol reprend les observations de Claude Fischler pour qui, selon les usages, on ne fait rien d'autre en mangeant : il s'agit d'une « activité socialement protégée ». On observe des constantes (on ne chante pas à table, etc...) qui témoignent d'une culture du repas paisible. Il faut cependant objecter que l'on peut observer une sorte de « désacralisation » du repas, au point d'observer un phénomène intéressant : 66 individus sur 8251 ont inscrit « repas » en activité secondaire en 1998 pendant qu'ils regardaient la télévision, et 44 pendant la conversation. Ainsi, le repas est parfois rétrogradé au second plan : soit il perd son aspect purement biologique et se constitue entièrement comme processus de sociabilisation, soit il devient absolument secondaire au point de n'être plus qu'une contrainte.

Pour Saint-Pol, si la télévision prime sur le temps de l'alimentation, c'est que le repas ne représente plus un besoin biologique mais une activité qui va de pair : 2% des individus ont inscrit le repas en seconde activité sur les trois enquêtes au moins 10 min pendant la télévision. Mais il ne faut pas voir ici une individualisation des pratiques puisque cette activité peut présenter un aspect social : on regarde souvent la télévision à plusieurs.

Chez les ouvriers et les employés la télévision est devenue l'occupation principale des catégories disposant du moins de ressources économiques et culturelles et du plus de temps libre en raison du chômage et de la désynchronisation des rythmes professionnels et familiaux. La télévision rythme l'usage de l'espace et du temps au sein du foyer, dont celui des repas.

#### **4) La commensalité**

La *commensalité* est le fait de partager sa table avec d'autres gens. Le fait de manger en groupe n'est pas récent : l'Homo Erectus est devenu Homo Sapiens parce qu'il était social et qu'il a commencé à coopérer sur la chasse, la cueillette, la recherche de nourriture.

On constate que près de 50% des prises alimentaires le matin se font seules, ce qui est largement supérieur au reste de la journée ; le déjeuner se fait la moitié du temps avec une personne du ménage, et le repas du soir les trois quarts du temps aussi. Mais il faut encore une fois noter ici qu'il faut différencier ceux qui vivent seuls : 97% d'entre eux mangent également seuls le soir.

L'enquête Emploi du temps n'apporte cependant pas une certaine nuance : elle permet de savoir qui est là au moment où l'activité est pratiquée, mais ceci n'implique pas nécessairement leur participation à l'activité. On doit donc supposer que les personnes présentes sont des personnes avec qui l'on partage le repas.

Tableau VII – Effet propre des caractéristiques sociales sur le fait de manger seul selon la période de la journée  
(Insee, EDT 1998)

Variable	Modalité	Odds ratios estimés		
		0h00-11h00	11h00-15h00	18h00-24h00
Sexe (Femme)	Homme	1,0	1,0	1,1
	Femme			
Classe d'âge (18-24)	25-34	1,0	1,3 **	1,9 ***
	35-44	1,1	1,2	2,1 ***
	45-54	1,5 ***	1,6 ***	3,9 ***
	55-64	1,5 ***	2,1 ***	4,7 ***
Vit en couple (Oui)	Non	3,5 ***	3,4 ***	15,2 ***
Type urbain (20 000- 100 000 hab.)	Moins de 20 000	1,1 *	0,9	1,0
	Ville de plus de 100 000	1,1 *	1,2 *	1,0
	Paris et sa banlieue	1,3 ***	1,1	0,8
Niveau d'études (Baccalauréat)	Aucun diplôme	1,2 ***	0,9	0,9
	CEP, BEP, BEPC	1,1	1,1	0,8
	Etudes supérieures	0,9 *	1,1	1,3 **
Occupation (Femme au foyer)	En emploi	1,6 ***	1,9 ***	1,7 **
	Chômeur	1,0	1,8 ***	1,3
	Etudiant	1,1	0,8	1,0
	Retraité	1,2	1,5 **	1,6 *
	Autre inactif	1,2	1,9 ***	1,5

Régression logistique du fait de manger seul en fonction du sexe, de la classe d'âge, du statut marital, du type urbain, du niveau d'études et de l'occupation.

\*\*\* : significatif au seuil de 1 % ; \*\* : 5 % ; \* : 10 %.

Lire ainsi : Un individu de 45-54 ans a 1,5 fois plus de chance de manger seul qu'un individu de 18-24 ans, à sexe, statut marital, type urbain, niveau d'études et occupation équivalents.

La méthode par **odds ratio** montre que des facteurs influencent le temps consacré aux prises alimentaires : sexe, genre, âge, milieu social, effet de l'activité professionnelle, solitude ou non, contraintes horaires...

Voici quelques informations que l'on peut tirer de ce tableau :

- Plus on est âgé, plus on consacre du temps à l'alimentation, surtout chez les femmes.
- On consacre moins de temps aux prises alimentaires chez les jeunes, mais celles-ci sont plus fréquentes.
- Le temps alimentaire des hommes est supérieur à celui des femmes (ce que l'on a déjà pu expliquer par le fait que les hommes sont moins contraints par les tâches ménagères)
- Ceux qui n'ont pas de diplôme mangent plus souvent seuls le matin, et ceux qui ont fait des études le soir.

Ainsi, quelqu'un qui vit seul a 3,5 fois plus de chances de manger seul le matin mais surtout, il a 15,2 fois plus de chance que cela arrive le soir, étant donné que le travail est fini.

De plus, être un homme ou une femme n'a aucune incidence sur le fait de manger seul, c'est davantage la situation socio-économique qui influence le cadre du repas. Nicolas Herpin dans son article Le repas comme institution. Compte rendu d'une enquête exploratoire dit en cela qu' *"en règle générale, manger et communiquer sont des activités plus souvent simultanées dans ce groupe des ménages appartenant aux catégories supérieures. Pour eux, en effet, le moment des repas est, plus souvent que dans les autres milieux, l'occasion de rencontrer des personnes n'appartenant pas au ménage."*

## 5) Conclusion

Pour Saint-Pol, s'alimenter est une activité signifiante. Le choix de l'horaire des repas s'adapte avec les personnes présentes et les activités effectuées pendant ce dernier. Il note le caractère « *éminemment social de l'organisation de la nécessité, d'abord biologique, de manger* ».

Malgré le fait que les grignotages soient souvent peu évoqués, on peut noter trois pics traditionnels de prises alimentaires, et les expliquer par un ancrage particulier à une norme sociale ancienne et historique.

Finalement, la réponse à l'interrogation « Quand est-ce qu'on mange » n'est pas qu'une question de temporalité, mais plutôt de cadre des repas, puisque l'on ne fait pas que s'alimenter durant ce dernier. Il ne faut pas oublier les autres temps sociaux (horaires de travail, programmes de télévision), car ils influent dans le maintien du synchronisme observé, tout comme la situation socio-professionnelle, l'âge ou le contexte des repas.

- Question des indicateurs (indicateurs de représentation et de valeurs / données objectives).

Si les modes de vie ne se résument pas à leur seule temporalité, l'emploi du temps individuel en est néanmoins un bon indicateur. Cette analyse a permis de mettre en lumière différentes pratiques qui constituent autant d'expériences partagées quotidiennement en termes d'horaires par des individus qui possèdent par ailleurs des caractéristiques sociales communes, que ce soit l'âge, le sexe ou encore l'activité professionnelle.

## IV - Résultats et critiques de l'article

- Articulation des résultats de l'article escomptés vis à vis de notre recherche

Finalement, on se rend compte que cette synchronisation des prises alimentaires est une **norme sociale** qui résulte de réformes sociales ou politiques. En effet, avant l'époque du salariat et du travail de bureau, la société française était organisée sur le modèle des campagnes, à savoir deux grands repas. Par la suite, l'organisation particulière des emplois du temps, notamment semaine des 40 heures s'impose comme un modèle de progrès social à partir des années 60 (cf. Jean-Pierre Poulain - *Sociologies de l'alimentation*).

Le modèle français de trois repas structurés pris à heures régulières est une organisation est fortement défendue par nombre de nutritionnistes qui luttent contre les méfaits du grignotage à toute heure. Des horaires et des lieux fixes donnent également une dimension rituelle au repas, ce modèle s'est alors imposé comme habituel.

Le synchronisme alimentaire est ainsi le fruit d'une norme sociale, qui est peu à peu devenue une **norme nutritionnelle**.

Par ailleurs, les horaires des prises de repas évoluent assez lentement entre les différentes enquêtes, mais que ces mouvements sont logiquement liés à des facteurs nouveaux (comme l'importance croissante de la télévision). Le questionnement est



d'autant plus pertinent aujourd'hui, avec le développement des téléphones portables et de l'isolement numérique (aujourd'hui, c'est récurrent de manger seul).

On peut également noter qu'aujourd'hui on cherche à réduire le temps de l'alimentation. Cela est dû à l'augmentation du temps de travail qui laisse moins de place au partage des repas et à la « corvée » de cuisiner (ce qui explique l'augmentation de la consommation des plats préparés, voire de la livraison de repas), mais aussi à la volonté de l'individu d'avoir une plus grande liberté dans l'organisation de ses repas. L'ouvrage d'Harmut Rosa, Accélération : une critique sociale du temps (2013), illustre bien cela grâce au concept d'"accélération sociale". La modernité est caractérisée par une triple accélération :

- Accélération technique : déplacements et communications plus rapides (« rétrécissement de l'espace »)
- Accélération des changements sociaux : changements plus rapides des habitudes et des modes (« rétrécissement du présent »)
- Accélération du rythme de nos vies : impression de manque de temps permanent.

- Limites de la recherche, critique de la méthode employée par l'auteur

- Divers éléments de la méthode employée ne permettent toutefois pas de rendre pleinement compte de l'intégralité de ce que représente le repas. L'auteur émet lui-même une réserve avant même de commencer : cette enquête « *demande donc à être approfondie, notamment au type de la journée recueillie, au statut socioprofessionnel du mangeur, ou encore à la série des activités dans lesquelles s'insère le repas et à la manière dont se rencontrent les différents temps sociaux, tous aspects qui ne seront pas évoqués ici.* ».

→ En effet, il aurait été utile de comparer la récurrence d'un synchronisme alimentaire selon les classes sociales

→ Il aurait pu être pertinent de préciser certaines moyennes, et ainsi, de voir quelles différences peuvent être soulevées dans le synchronisme des repas de la semaine, et dans l'alimentation du week-end, souvent plus désorganisé car temps de repos.

→ Il aurait aussi été intéressant de se pencher sur les prises alimentaires des enfants (le fait que les enfants soient davantage portés vers le grignotage peut-il révéler un lien entre souvenir d'une alimentation enfantine et déstructuralisme alimentaire ? Ou un lien entre le rôle maternel et les prises alimentaires liées à celles des enfants ?)

- L'enquête Emploi du temps est nécessairement à prendre avec quelques précautions :

→ déjà, parce qu'elle est remplie par les interrogés eux-mêmes, ce qui explique quelques problèmes de méthodes (on retrouve, par exemple, deux individus qui, en 1998, on inscrit en activité secondaire au repas « sommeil », ce qui paraît peu probable).

→ de plus, parce qu'il y a eu changement dans l'enquête en 1998, où les tranches de 5 minutes ont été remplacées par des tranches de 10 minutes : non seulement, l'intervalle de temps étant plus long, les petites pauses repas ou grignotage peuvent être inscrites moins souvent, mais de plus, l'auteur a dû

manipuler un peu les données pour avoir un étalon équivalent sur toutes les enquêtes : *« Ce changement de pas du carnet peut introduire un certain nombre de biais, en particulier une sous-estimation des activités les plus courtes. Nous avons donc choisi de ne retenir qu'une tranche horaire de cinq minutes sur deux pour les enquêtes de 1966 et 1986, rendant ainsi la comparaison avec 1998 possible. »*

→ il est en outre difficile de savoir si les activités décrites dans les carnets sont réalisées de manière quotidienne ou exceptionnelle puisque l'on ne dispose que d'une observation de vingt-quatre heures par individu : *« Nous ne travaillons ici que sur des moyennes, et il faut garder à l'esprit que les écarts-types restent très élevés, notamment selon le type de prise alimentaire. Le lieu du repas fournit un bon indicateur de ces déclinaisons. »* (p.13).

- Cette enquête est par ailleurs seulement quantitative, pas qualitative. Elle ne permet pas de comprendre l'ensemble des comportements, et encore moins d'approfondir les hypothèses d'un tel synchronisme qui sont données en conclusion, comme l'influence de la télévision ou de l'emploi.

- Cette enquête quantitative se retrouve face à une limite propre à toutes les enquêtes de ce type : les résultats ne restent que partiellement vrais compte tenu de la fiabilité des interrogés (certains ne déclarent pas certaines de leurs prises alimentaires car ils ne les considèrent pas comme telles : interdit du grignotage, par exemple, qui constitue pour les interrogés un ancrage dans la norme). Ainsi, l'étude du carnet journalier des enquêtes Emplois du temps peut très bien rester aveugle à une multiplication des prises alimentaires hors-repas.

- Enfin, au-delà des considérations vis-à-vis de l'article lui-même, il faut noter que l'ancienneté de l'article et des références fait toujours barrière à une lecture purement contemporaine de ce texte. Il aurait de plus été intéressant d'étudier l'évolution de la commensalité à l'heure actuelle où beaucoup de régimes spéciaux se démocratisent (végétarisme, véganisme, gluten free, halal...) : partage-t-on toujours autant les repas avec ces contraintes ?

## **V - Conclusion**

Cette étude montre en quoi nos manières de manger bien qu'elles soient très variées, restent caractérisées par des normes imposées par la société : on ne mange pas n'importe comment à n'importe quel horaire, avec n'importe qui. Il existe des règles au sein de l'alimentation, comme au sein de la société (nombre de prises alimentaires, horaires...).

Enfin, l'évolution des horaires des prises alimentaires et de nos manières de manger est révélatrice des mutations de la société, puisque ces dernières influencent notre quotidien.